l'eau régule contenant un assez grand excès d'acide azotique. Il se présente sous forme de poudre jaunâtre peu soluble dans l'eau, à laquelle il communique une réaction acide; insoluble dans l'ammoniaque froide, mais se dissolvant un peu dans l'acide chlorhydrique et mieux dans la potasse caustique; ce composé est le plus stable des hydrates de tous les composés de cette série.

— *Acide pyro-antimonique* $Sb^2O^7H^4$. Cet acide correspond à l'acide pyrophosphorique; il donne des sels dont nous nous occupons ci-dessous.

Les antimoniates neutres ont pour formules : M^1SbO^3, $M^{iv}(SbO^3)^2$, $M^{iv}(Sb^2O^6)^2$, etc.; les pyro-antimoniates s'écrivent : $M^4Sb^2O^7$.

Nous allons donner ici quelques renseignements sur les principaux sels formés par les hydrates d'*antimoine*.

Ces hydrates (acides antimonique et pyro-antimonique) donnent, avec le potassium, plusieurs sels : 1° l'antimoniate neutre $(SbO^3K)^2 5H^2O$, qu'on prépare en oxydant l'*antimoine* au moyen du salpêtre. On fait fondre le mélange dans un creuset, puis on lave la masse à l'eau froide, afin de la débarrasser de l'excès d'azotate qu'elle renferme et aussi de l'azotite qui a pu se former. Enfin, on fait bouillir le tout durant quelques heures, afin d'hydrater l'antimoniate, qui est insoluble à l'état anhydre. Le résidu insoluble, qui ne représente qu'une faible portion de la masse primitivement traitée, constitue de l'antimoniate acide de potassium. Il se présente sous la forme d'une poudre cristalline que la potasse dissout et transforme en sel neutre.

Le sel neutre s'extrait de la solution qui le renferme par l'évaporation. Il se présente d'abord sous forme de masse pâteuse qui, chauffée à 100°, perd deux molécules d'eau et cesse d'être soluble dans l'eau; si on élève la température au delà de 100°, il se transforme en sel anhydre, ce sel est blanc et possède une saveur métallique désagréable; il ramène au bleu la teinture de tournesol rougie par un acide.

On connaît deux pyro-antimoniates de potassium. L'un est acide et a pour formule $Sb^2O^7K^2H^2, 6H^2O$; on l'obtient en fondant dans un creuset d'argent de l'antimoniate de potassium avec un grand excès de potasse, puis on lave le produit à l'eau froide et on évapore dans une capsule d'argent, en prenant soin d'ajouter à la solution quelques fragments de potasse. Quand une goutte de la solution refroidie sur une lame de verre cristallise immédiatement, on laisse refroidir la masse, on décante, puis on fait sécher sur une plaque de porcelaine légèrement chauffée. La masse cristalline qui se forme se compose de pyro-antimoniates de potassium neutre et acide. Le premier de ces sels est transformé en pyro-antimoniate acide au moyen de l'eau, puis la liqueur est filtrée. Elle ne tarde pas à s'altérer et le sel se transforme rapidement en antimoniate de potassium. Si donc on veut essayer des sels de soude avec le pyro-antimoniate acide, lequel est, d'ailleurs, fréquemment employé à cet usage, il convient de le préparer au moment de l'essai.

Ce sel est blanc, cristallin, très-peu soluble dans l'eau froide, mais se dissolvant assez bien dans l'eau à 50°. Sous l'influence de ce liquide il se transforme en antimoniate, que la dessiccation amène à l'état anhydre et rend complétement insoluble.

Le pyro-antimoniate neutre de potassium a pour formule $Sb^2O^7K^4$; il se prépare, comme le précédent, en faisant fondre dans un creuset d'argent de l'antimoniate de potassium avec de la potasse en excès; on lave la masse avec un peu d'eau, puis on évapore dans le vide. Le sel obtenu est blanc, cristallin et déliquescent. Sous l'action de l'eau et de l'alcool, il se transforme en sel acide, et sa solution peut être employée pour l'essai des sels de soude; mais il agit plus lentement sur ces derniers que le sel pyro-antimoniate acide dont nous avons parlé ci-dessus.

Les deux sels que nous venons d'étudier sont les plus importants de ceux que donnent les hydrates d'*antimoine;* nous en mentionnerons encore quelques-uns, mais sans nous y arrêter longuement : les antimoniates d'ammonium, dont l'un, acide, s'obtient en précipitant l'antimoniate de potasse par un sel ammoniacal, tandis que l'autre, neutre, se prépare en dissolvant l'acide antimonique dans l'ammoniaque caustique; l'antimoniate de baryum $(SbO^3)^2Ba^2$, qui se prépare en mélangeant du chlorure de baryum à l'antimoniate neutre de potasse; l'antimoniate de manganèse, qui s'obtient par l'action de l'acide ou hydrate antimonique sur le manganèse. Ce sel est inaltérable à l'air et d'un beau blanc. Sous l'influence d'une chaleur modérée, il devient gris; si l'on continue à chauffer, il reprend la couleur qu'il avait à la température ordinaire et cesse d'être attaquable aux acides énergiques; l'antimoniate stanneux $(SbO^3)^2Sn'' + 2H^2O$, qui s'obtient en traitant le chlorure stanneux par l'hydrate antimonique à une température de 80°; enfin, l'antimoniate de plomb, minerai naturel qui se rencontre aux environs de Naples et qui s'obtient en fondant ensemble 1 partie d'émétique, 2 parties d'azotate de potasse et 4 parties de chlorure de sodium.

— *Sulfures d'antimoine.* On connaît deux sulfures d'*antimoine* : le proto ou trisulfure d'*antimoine* Sb^2S^3 et le pentasulfure Sb^2S^5.

Le protosulfure constitue le minerai d'*antimoine* le plus important; il est connu sous le nom de stibine ou *antimoine* sulfuré. Il se présente sous forme de prismes orthorhombiques et se rencontre dans les terrains anciens, où il est le plus souvent mélangé à des sulfures de plomb, de cuivre, de fer ou d'arsenic. Sa densité est de 4,62. Il est cassant et doué d'un éclat métallique assez vif. On le distille très-bien dans un courant d'azote. Si on le calcine au contact de l'air, il donne de l'acide sulfureux et laisse un oxysulfure que l'on peut convertir facilement en antimoniate ammonieux. Ce sulfure s'obtient à l'état cristallin en fondant du soufre soit avec l'*antimoine* métallique, soit avec ce métal amené à l'état d'oxyde. Ce composé se dissout dans l'acide chlorhydrique et donne un dégagement d'hydrogène sulfuré avec formation de trichlorure d'*antimoine*.

On réduit facilement le protosulfure à l'état métallique en le chauffant soit avec le charbon, soit avec de la limaille de fer; un courant d'hydrogène circulant dans un tube chauffé et contenant du protosulfure réduit ce composé comme il ferait un oxyde. Sous l'influence de l'acide sulfurique chaud et concentré, le protosulfure d'*antimoine* se transforme en sulfate avec dégagement d'acide sulfureux. L'acide azotique concentré le ramène à l'état d'oxyde intermédiaire et donne du sulfate antimonieux. L'*antimoine* se dissout en grande quantité dans son trisulfure. Si on laisse refroidir la dissolution, le métal se prend en cristaux pesniformes, qu'il suffit de laver avec de l'acide chlorhydrique pour les isoler, cet acide attaquant le sulfure sans exercer la moindre action sur le métal. Pour préparer le trisulfure amorphe, il suffit de verser le chlorure fondu dans un vase rempli d'eau froide. Ce sulfure a une densité égale à 4,15; il est plus dur que le sulfate cristallisé et prend une couleur brun orange quand on le pulvérise. Le kermès minéral est un sulfate d'*antimoine* amorphe, contenant une faible proportion de sulfure alcalin et un peu d'oxyde d'*antimoine*. Il se prépare par deux procédés, la voie sèche et la voie humide, sur lesquels nous ne reviendrons point ici, cette question ayant été traitée au mot KERMÈS.

Dans la catégorie des protosulfures d'*antimoine* figurent les oxysulfures, dont un se rencontre à l'état natif, tandis que les autres se préparent artificiellement.

L'oxysulfure naturel répond à la formule Sb^2S^3O. Les oxysulfures artificiels s'obtiennent soit en grillant imparfaitement le sulfure d'*antimoine*, soit en fondant ensemble 3 parties d'oxyde d'*antimoine* avec 1 partie de sulfure. Dans le premier cas, on prend la matière qui a été grillée, puis on la fond dans un creuset. Elle donne par le refroidissement une masse vitreuse qui a reçu le nom de *verre d'antimoine* et qui renferme ordinairement 1 partie de sulfure, 8 d'oxyde et des traces de silice enlevées au creuset qui a servi à la fonte. Dans le second cas, on obtient un composé fort employé en médecine vétérinaire, comme purgatif, et qui a reçu le nom de *safran d'antimoine*. Le *cinabre*, ou *vermillon d'antimoine*, est un oxysulfure qui rappelle par sa composition celle du composé naturel dont nous avons parlé ci-dessus. Cet oxysulfure se prépare en traitant à chaud, par une solution d'hyposulfite de soude en excès, une solution acide de chlorure d'*antimoine*. On l'obtient également en grande masse, et dans des conditions exceptionnelles de bon marché, en traitant le chlorure d'*antimoine* par l'hyposulfite de chaux. Cet hyposulfite est obtenu dans les fabriques d'acide sulfurique, ainsi que dans les ateliers d'affinage, par l'action de l'acide sulfureux sur le sulfure de calcium en suspension dans l'eau. Le vermillon d'*antimoine* a la propriété de rester inaltérable sous la simple influence de la lumière, de l'air et des dégagements de gaz sulfureux; aussi est-il fort utilisé dans la préparation des papiers peints et des teintures sur toile.

Si l'on fait dissoudre du protosulfure d'*antimoine* dans des sulfures alcalins, on obtient, dans la plupart des cas, des sulfures doubles ou sulfosels. Il existe un assez grand nombre de sulfo-antimonites naturels qui, d'après M. Wurtz, peuvent être ramenés à trois types : les sulfo-antimonites normaux, les méta-sulfo-antimonites et les pyro-sulfo-antimonites. Dans la première catégorie figurent la boulangérite $(SbS^3)^2Pb''$, l'argyrythrose $(SbS^3)Ag^3$, la bournonite $(SbS^3)^2Pb''^2Cu''$. Dans la seconde se classent la zinkénite $(SbS^2)^2Pb''$, la myargyrite $(Sb^2S^4)Ag$, la wolfsbergite $(SbS^2)^2Cu''$ et la berthierite $(SbS^2)^2Fe''$. Enfin, la troisième renferme la plumosite $Sb^2S^3, Pb''^{1/2}$ et la panabase

$$Sb^2S^5(Cu''Fe).$$

Quand on expose à l'air une solution de sulfo-antimonite, elle ne tarde pas à s'oxyder; du soufre devient libre et se porte sur le sel non décomposé, qu'il transforme en sulfo-antimoniate. Quelques gouttes d'acide ajoutées à la solution précipitent du trisulfure et du pentasulfure.

Le pentasulfure d'*antimoine* se prépare soit en décomposant un sulfo-arseniate alcalin par un acide, soit en faisant passer un courant d'hydrogène sulfuré à travers une solution acide de pentachlorure d'*antimoine*. Ce pentasulfure se précipite en masse amorphe, de couleur jaune orangé; il est hydraté, mais perd facilement l'eau qu'il renferme si on le chauffe; un excès de chaleur le décompose en soufre et trisulfure. Traité par les alcalis ou les sulfures alcalins, le pentasulfure se dissout et donne des sulfo-antimoniates, dont nous allons dire quelques mots.

Les sulfo-antimoniates alcalins sont solubles et cristallisables. Traités par un acide, ils donnent du pentasulfure d'*antimoine* avec dégagement d'hydrogène sulfuré. Leur solution fournit, avec les solutions métalliques, des précipités colorés.

— *Séléniures d'antimoine.* Pour obtenir ces composés, il convient de fondre ensemble un mélange de sélénium et d'*antimoine*. La combinaison des deux métaux s'accompagne d'une élévation considérable de température, qui suffit à distiller l'excès de sélénium. On prend la masse obtenue et on la grille légèrement, ce qui amène un dégagement de sélénium. Cette réaction donne un triséléniure Sb^2Se^3, qu'on peut également obtenir en faisant passer un courant d'hydrogène sélénié dans une solution d'émétique; par ce dernier procédé, on obtient une poudre noire qui devient grise vers 160°, fond si on chauffe jusqu'au rouge et se prend par le refroidissement en une masse de texture cristalline.

Le pentaséléniure d'*antimoine* (Sb^2Se^5) s'obtient en précipitant par un acide une solution de sélénio-antimoniate alcalin.

Les composés Sb^2S^3 et Sb^2S^5 donnent des sels doubles, dont la formule générale est $(SbSe^2)M^3$.

— *Tellurures d'antimoine.* Ces composés s'obtiennent comme les séléniures, c'est-à-dire en fondant ensemble du tellure et de l'*antimoine*. Dans ce cas, le tellure $SbTe$ et le tritellurure Sb^2Te^3, qui prennent, le premier une couleur gris d'acier, et le second une couleur blanc d'étain. Ces deux composés cristallisent et sont doués d'un éclat métallique assez vif.

— *Chlorures d'antimoine.* Le chlore donne avec l'*antimoine* deux combinaisons, le trichlorure et le pentachlorure d'*antimoine*.

Le premier de ces deux composés a pour formule $SbCl^3$; sa densité au point de fusion (73°) est égale à 2,675. Il bout à 225°. On l'obtient de différentes façons : 1° par la distillation d'un mélange de chlorure de sodium et de sulfate d'*antimoine*, ou d'un mélange de 2 parties de deutochlorure de mercure avec 1 partie d'*antimoine* métallique; 2° en faisant passer sur du sulfure d'*antimoine* en excès, ou simplement sur de l'*antimoine* métallique, un courant de chlore sec; 3° en traitant le sulfure d'*antimoine* par l'acide chlorhydrique. Ce métal s'y dissout; on évapore la solution, puis on distille le chlorure, qui passe à l'état chlorure de carbone, du trichlorure d'*antimoine*, et il se dépose du soufre. Cette réaction est assez violente; l'eau en excès se décompose; mais, si la quantité de ce liquide est moindre, il se précipite un composé cristallin, dont la formule serait, d'après M. Wurtz,

$$SbCl^3O.$$

Avec le gaz ammoniac, le pentachlorure d'*antimoine* donne un composé rouge brun, qui, sous l'influence d'une légère élévation de température, perd 2 atomes de chlore. Mis en présence du perchlorure et de l'oxychlorure de phosphore, le pentachlorure d'*antimoine* se combine avec ces composés. Il en est de même s'il est mis en contact avec des chlorures de soufre et de sélénium. Comme le phosphore, l'*antimoine* donne, avec l'oxygène et le chlore, des oxychlorures, dont l'un, $SbOCl$, se prépare en faisant agir de l'eau froide sur le trichlorure d'*antimoine;* c'est l'ancienne poudre d'algaroth; tandis que l'autre s'obtient en traitant le même trichlorure par l'eau chaude. Ce dernier composé a pour formule $2(SbOCl), (SbO)^2O$ et a été préparé par Péligot. Si on laisse refroidir la liqueur, il se dépose des cristaux ayant la composition qui est indiquée ci-dessus. Si on soumet ces deux oxychlorures à des lavages prolongés, ils se décomposent et donnent de l'oxyde antimonieux.

Quand on traite le pentachlorure de phosphore par l'hydrogène sulfuré, il se produit une élévation de température très-sensible et un dégagement de HCl (acide chlorhydrique); puis il se dépose une masse blanche, jaune et autre que du sulfochlorure d'*antimoine*. Ce composé s'attaque à l'air humide; il devient déliquescent, puis se liquéfie avec mise en liberté de soufre. Chauffé au-dessous du soufre point de fusion, il se décompose et donne du trichlorure d'*antimoine* et du soufre.

Le brome, le fluor et l'iode donnent, avec l'*antimoine*, des composés qui ne manquent point d'intérêt.

Le brome fournit un tribromure $SbBr^3$, que l'on obtient en versant dans du brome liquide de l'*antimoine* pulvérisé. La réaction est violente qu'il est prudent de verser l'*antimoine* en poudre dans une solution de brome. Dans la vapeur de brome, l'*antimoine* s'enflamme comme dans le chlore gazeux. Ce composé a pour densité à 90°, son point de fusion, 3,641; il cristallise en octaèdres orthorhombiques ou en prismes. Traité par l'eau, il donne un oxybromure; avec l'éther, il donne des éthers bromoantimoniques.

Le fluor donne, avec l'*antimoine*, un trifluorure, dont la formule est $SbFl^3$, et qui se prépare en traitant par l'acide fluorhydrique le trioxyde d'*antimoine*. Ce composé cristallise sous des formes différentes, suivant que l'évaporation de la solution a lieu au-dessous de 90°, au-dessus ou en présence d'un excès d'acide. Dans le premier cas, le trifluorure cristallise en octaèdres orthorhombiques. Si la température de l'air ambiant ne dépasse point 90°, il donne des prismes; si la solution contient un excès d'acide, le trifluorure se dépose en petites paillettes.

Sous l'influence de l'air humide, le fluorure devient déliquescent et se décompose en donnant de l'acide fluorhydrique. Dissous dans l'eau, il ne trouble pas la liqueur, mais laisse déposer de l'oxyde d'*antimoine* par évaporation. Le trifluorure donne des sels doubles.

L'iode forme avec l'*antimoine* un triiodure SbI^3. Ce métalloïde agit à froid sur l'*antimoine*, et la réaction se fait très-rapidement si, l'iode étant dissous dans du sulfure de carbone, on y ajoute de l'*antimoine* en poudre; par l'évaporation, il se dépose de petites tables rouges de triiodure d'*antimoine*. On obtient encore ce composé, d'après Schneider, en chauffant un mélange de trisulfure d'*antimoine* et d'iode fait dans des proportions convenables.

L'iodure d'*antimoine* donne des sels doubles avec les autres iodures; il donne également des oxyiodures et des sulfoiodures, dont nous ne nous occuperons point ici. Avec l'iodure d'ammonium, il fournit également plusieurs sels ammoniacaux, qui peuvent être sublimés si l'on prend la précaution de les chauffer doucement.

Enfin, pour épuiser la série des combinaisons de l'*antimoine*, nous mentionnerons l'arséniure Sb^2As^3, qui se rencontre à l'état naturel et se présente sous l'aspect d'une masse métallique grise et cristalline, et le phosphure Sb^2Ph^3, qui se prépare en chauffant ensemble de l'*antimoine* métallique, du charbon et de l'acide phosphorique. Le composé obtenu est blanc, fait à froid avec une flamme verte, ce qui le fait employer assez fréquemment pour les feux d'artifice.

— *Hydrogène antimonié* SbH^3. Ce composé est gazeux. On le prépare en traitant par l'acide chlorhydrique un alliage d'*antimoine* et de zinc (1 partie du premier et 2 du second). Il a été jusqu'ici impossible de l'obtenir pur et il contient toujours une certaine quantité d'hydrogène. Il prend naissance toutes les fois qu'il se produit de l'hydrogène dans une solution acide d'un composé antimonié. Une portion de l'hydrogène se porte sur l'*antimoine* pour former de l'antimoniure d'hydrogène, tandis que l'autre portion se dégage. On peut encore préparer ce gaz en traitant l'antimoniure de potassium par l'acide chlorhydrique, soit en décomposant par l'eau le produit complétement renoncé à l'emploi de ce dernier système, on en se serait encore du premier dans quelques usines, où il donne d'assez bons résultats. Le sulfure convenablement chauffé se sépare de sa gangue et se rassemble au centre de la sole, d'où il s'écoule dans des récipients spéciaux. Quelques usines possèdent un appareil de liquation construit sur un modèle spécial et consistant essentiellement en un fourneau portant trois foyers munis de grilles. Ces grilles sont séparées par deux murs dans lesquels sont pratiquées deux galeries longitudinales. Ces galeries sont fermées par des portes en fonte, munies d'ouvertures. Sur la partie inférieure reposent des creusets en fonte, dans lesquels tombe le sulfure d'*antimoine* en fusion. Ces creusets sont légèrement chauffés et recouverts d'un enduit d'argile réfractaire qui les protége contre l'action du sulfure. Au-dessous de ces creusets se trouvent des tubes à liquation (ordinairement 4), dont l'orifice inférieur correspond à l'orifice des creusets, de telle sorte que le sulfure fondu tombe dans le récipient. Ces tubes, en argile réfractaire, sont verticaux, légèrement coniques et ont environ 1 mètre de hauteur, 0m,26 de diamètre à l'orifice supérieur et 0m,21 à la partie inférieure. Ils sont percés à la partie inférieure de trous assez fins pour ne pas laisser passage à la gangue. Chaque tube est muni d'ouvertures latérales qui permettent de retirer les résidus. On peut mettre dans chaque tube 220 kilogr. de minerai environ. Quand l'appareil est chargé, on ferme les orifices supérieurs avec des briques d'argile, puis on allume les feux. Le sulfure ne tarde point à couler dans les creusets; lorsque l'écoulement n'a plus lieu, on retire les résidus et, au moyen d'un ringard, on les rejette sur les tubes. Lorsque les creusets sont pleins ou à peu près, on les retire et on les remplace, de telle sorte que la fusion du sulfure peut continuer sans interruption. Il faisait les creusets refroidir lentement, puis on en extrait 40 kilogr. de matière environ. L'épuisement des résidus est plus élevé dans un tube que dans les dimensions que nous avons indiquées dure environ trois heures. L'emploi de cet appareil est très-économique et donne d'excellents résultats. Les frais de traitement revviennent environ, par ce procédé, à 3 fr. 10 pour 100 kilogr. de sulfure; ils s'élèvent à près de 8 fr. 50 si le minerai est traité à l'air libre.

Lorsque le sulfure d'*antimoine* est obtenu, il convient de l'amener à l'état métallique. Pour arriver à ce résultat, il suffit de le chauffer avec du fer métallique jusqu'à la température du rouge vif. Il se forme alors un sulfure de fer, qui se sépare de l'*antimoine* contenant quelques traces de fer. L'opération s'exécute dans les meilleures conditions si on met, avant de chauffer, 12 parties de fer métallique et 100 de sulfure d'*antimoine*. On n'obtient point d'ailleurs tout l'*antimoine* que renferme le sulfure, car une partie de ce métal se volatilise. La perte oscille entre un quart et un tiers du métal contenu dans le sulfure. On peut augmenter le rendement en ajoutant au mélange du sulfure de sodium ou de potassium, ou encore un mélange de charbon et de sulfate de soude.

Les pays qui produisent le plus d'*antimoine* (régule d'un commerce) sont, par ordre d'importance de production : l'Autriche, qui en livre au commerce près de 250,000 kilogr. tous les ans; l'Angleterre, qui atteint le chiffre de 200,000 kilogr.; la France, qui atteint 100,000 kilogr. environ. Viennent ensuite la Prusse et la Saxe, qui ensemble en livrent près de 80,000 kilogr.

ANIS (NÉRÉE, D.). V. HANOVRE (pavillon de), au tome IX du *Grand Dictionnaire*.

* ANTINOË, ANTINOPOLIS ou ADRIANOPOLIS. — « Au milieu des maisons de limon, dit M. Isambert dans son remarquable *Itinéraire de l'Orient*, et sous les magnifiques palmiers du village de *Cheikh-Abaddéh*, s'entassent les ruines d'Antinoë. Il ne reste plus guère que le théâtre, près de la porte du S.; l'hippodrome, à l'E., en dehors des murailles, et quelques vestiges de constructions, qui marquent encore la direction de quelques rues. La rue principale qui conduisait au théâtre, près de la porte du S., a près de 1 kilom. de longueur en ligne droite. Elle était bordée à droite et à gauche d'une double galerie couverte soutenue par des colonnes. Une autre rue centrale, qui coupe celle-ci à angle droit, allait du quai à la porte orientale. Elle était de même bordée d'arcades et embellie de monuments. Vers l'extrémité E., des restes considérables doivent marquer l'emplacement d'un temple. On remarque aussi des coupoles antiques appartenant à des bains, un autel votif renversé et les jambages d'un arc de triomphe. En 1840, on voyait encore un temple, l'arc de triomphe et une partie de la colonnade. Toutes ces ruines ont été malheureusement exploitées par les Turcs depuis le commencement du siècle actuel, pour les convertir en chaux, vandalisme qui a également anéanti, dans toute l'étendue de l'Égypte, une immense quantité de monuments en pierre calcaire. »

ANTINOÉ, une des filles de Pélias. Il épouse de l'Arcadien Lycurgue, fils d'Aléus. Elle porte encore les noms de Cléophile et d'Euryonome.

ANTINORI (Louis-Antoine), savant antiquaire, né à Aquila, dans l'Abruzze, vers 1700, mort en 1780. Il entra dans les ordres, fut pourvu de quelques bénéfices, puis nommé archevêque de Lanciano. Il montra de bonne heure beaucoup de goût pour les recherches archéologiques et recueillit un grand nombre d'inscriptions inédites, qu'il expédia à Muratori, qui publiait alors son *Thesaurus*. Il envoya au même érudit des chroniques de l'Abruzze datant du XIIIe siècle et écrites en vers dans un dialecte particulier à cette contrée. Il accompagna cet envoi de notes pleines d'érudition. Dans un voyage qu'il fit à Rome, le pape Benoît XIV lui proposa la direction d'une bibliothèque qu'il voulait fonder à Bologne; mais Antinori refusa et retourna dans sa ville natale, où il continua ses recherches sur les antiquités du pays. Il mourut avant d'avoir pu rédiger les notes qu'il avait amassées. Son frère, Gennaro ANTINORI, se chargea de ce soin et les publia sous le titre de *Raccolta di memorie istoriche delle tre provincie degli Abruzzi*, 4 volumes faits avec les notes d'Antinori, mais n'ayant pas trait exclusivement aux Abruzzes. Cette publication, faite sans méthode, est de peu de valeur.

ANTINORON s. m. (an-ti-no-ron). Bot. Syn. d'ATRAPHAXE.

* ANTIOCHE, ville de Syrie, à 85 kilom. d'Alep, sur la rive gauche de l'Hasi ou Oronte des anciens, nommée Ἀντιόχεια par les Grecs et *Antakiéh* par les Turcs. Voici, d'après M. Isambert, des renseignements intéressants sur l'histoire et la topographie ancienne de cette ville, surnommée autrefois la *Reine de l'Orient :*

— « *Histoire et topographie ancienne.* Antioche, située dans une plaine arrosée par l'Oronte, d'où l'on aperçoit au S.-O. le pic abrupt du Djébel-Akra (mont Cassius), haut de 1,000 mètres, et au N. la chaîne de l'Amanus, fut une des villes les plus florissantes de l'antiquité. Sa fondation ne remonte pas, comme l'ont avancé à tort quelques commentateurs de l'Ancien Testament, aux premiers temps du monde, mais seulement à l'époque macédonienne. Séleucus Nicator la construisit en l'an 301 avant J.-C. et lui donna le nom de son père, ou peut-être celui de son fils. Les plans et les descriptions qui nous en ont été fournis par les historiens de l'antiquité nous apprennent qu'une partie de la ville était bâtie sur une île, tout que cette île fût formée par un bras de l'Oronte, ou plus probablement par un canal, on n'en aperçoit aujourd'hui aucune trace. Ce qui subsiste actuellement de la ville ancienne nous fait connaître qu'elle était en partie dans la plaine et en partie sur les hauteurs du mont Silpius, qui la dominent au S.

Les rois Séleucides prirent plaisir à l'orner de monuments qui en firent la première ville de l'Orient, et dont les historiens nous ont donné de pompeuses descriptions. Tigrane, roi d'Arménie, l'enleva aux Séleucides en 83; mais Lucullus, intervenant le premier au nom de Rome dans les affaires de Syrie, la rendit à Antiochus Philopator. Cette intervention n'était que le prélude d'une assimilation prochaine; en 64, Pompée réduisit la Syrie en province romaine, mais il accorda à Antioche le privilége de se gouverner elle-même. La ville, comblée des bienfaits de César et d'Auguste, les reconnut en adoptant pour point de départ de sa chronologie la date de la bataille d'Actium. Antioche conserva l'autonomie qu'elle devait à Pompée jusqu'à l'époque d'Antonin le Pieux, où elle devint une colonie romaine. A l'exemple des rois Séleucides, Caligula, Trajan et Adrien dotèrent la ville de splendides monuments qui, comme ceux de la période précédente, n'ont laissé aucune trace. Les tremblements de terre fréquents que cette ville subit expliquent cette complète destruction. La plus connue de ces catastrophes est celle qui eut lieu sous Trajan en l'an 115 : 260,000 personnes y périrent; l'empereur, qui se trouvait dans la ville, y courut les plus grands dangers. Sapor, roi des Perses, s'empara d'Antioche en 268, pendant que les habitants étaient au théâtre.

Le nom d'Antioche occupe une grande place dans l'histoire des premiers temps de l'Église. Elle fut le siége d'un patriarcat fondé et occupé par saint Pierre. C'est à Antioche que saint Barnabé et saint Paul se réunirent (*Actes des apôtres*, XI, 19-30) et que les disciples prirent pour la première fois le nom de chrétiens; c'est de là que Paul et Barnabé partirent pour répandre chez les gentils la parole de l'Évangile (*Actes des apôtres*, XIII, 1-4), qu'à leur retour (XIV, XV) eurent lieu les divisions entre les partisans des traditions juives et ceux de la liberté nouvelle, les discussions entre Paul et Pierre, et Paul et Barnabé. De 252 à 380, Antioche fut le siége de dix conciles. Son évêque Ignace souffrit le martyre sous Trajan. C'est là enfin que naquit saint Jean Chrysostome.

Avec la période byzantine, une ère nouvelle commence pour Antioche. Son importance absolue décroît à partir de la fondation de Constantinople, mais elle devient, avec les progrès du christianisme, une sorte de métropole religieuse. La fondation de Constantinople ne détourna pas complétement d'Antioche l'attention des empereurs. Constantin et son fils construisirent une basilique

remarquable, qui fut le théâtre des premières prédications de Chrysostome. Constance, Julien, malgré son retour au paganisme, et Valens favorisèrent successivement Antioche. Sous Théodose le Grand, les habitants de cette ville, connus de tout temps pour leur propension à la révolte, se soulevèrent et brisèrent les statues de l'empereur. Théodose voulait d'abord tirer de cet affront une vengeance sanglante, mais l'évêque Fluvien parvint à calmer sa colère.

Après Léon le Grand, l'histoire d'Antioche offre une longue suite de calamités, massacres des juifs, tremblements de terre, guerres intestines, querelles du cirque, guerres contre les Perses. Sous Justin (525), et surtout sous Justinien (583), elle fut si complétement renversée par des tremblements de terre que les survivants ne pouvaient reconnaître leurs demeures. En 635, sous le règne d'Héraclius, Antioche tomba aux mains des musulmans; elle ne fut reprise qu'au Xe siècle par Nicéphore Phocas et perdue de nouveau par les Comnènes dans leurs guerres contre les Seldjoucides. Ces conquérants en furent à leur tour dépossédés par les armées de la première croisade en 1097. C'est par l'E., le N.-E. et le N. que les croisés investirent la ville, Bohémond et Tancrède à l'E., les Italiens au S.-E., près des cryptes que l'on voit encore; à leur droite, les deux Robert, Etienne et Hugues avec les Normands, les Flamands et les Bretons, puis Raymond de Toulouse et ses Provençaux, puis enfin Godefroi de Bouillon, dont les lignes s'étendaient jusqu'à l'endroit où l'Oronte baigne les remparts d'Antioche. Les incidents de ce siége et les longues souffrances des armées croisées sont trop connus pour que nous les rapportions ici en détail. A peine prise, Antioche dut être défendue par ses nouveaux possesseurs contre les armées de Kerboga. C'est le 28 juin 1098 que se livra la bataille où les chefs croisés firent des prodiges de valeur et taillèrent en pièces les troupes ennemies. Godefroi de Bouillon fit d'Antioche le siége d'une principauté qui fut donnée à Bohémond, prince de Tarente. La ville resta aux chrétiens jusqu'en 1268, où elle fut prise par Bibars Bondoukdar. A partir de cette époque jusqu'aux premières années de ce siècle, les chrétiens furent presque absolument exclus de cette ville.

Des traces importantes des travaux de l'antiquité existent encore à Antioche; ce sont des fortifications qui sont un des plus beaux spécimens de la perfection à laquelle les Romains étaient parvenus dans ce genre de travaux. Elles se composent d'une muraille qui, dans certains endroits, n'a pas moins de 70 pieds de hauteur, entourée d'un fossé et flanquée de 130 tours, dont plus de 50 subsistent encore. Ces tours, les unes carrées, les autres rondes, font une saillie de 10 mètres environ de chaque côté du mur. La partie la plus remarquable de cette muraille est celle qui réunit les deux pics du mont Silpius et au-dessous de laquelle on avait ménagé, pour l'écoulement des eaux, une sorte d'arche à laquelle les Arabes ont donné le nom de Bab-el-hadid (*porte de fer*).

Quelques-unes des portes de la ville subsistent encore; ce sont : la porte de Médine, la porte des Oliviers, la porte Saint-Paul (*Bab-Boulous*), qui est dans un assez bel état de conservation; enfin la porte du Pont (Bab-Djissr), située en face d'un pont de quatre arches, le seul qui soit construit sur l'Oronte. »

ANTIOCHE, nom de l'Amazone Antiope, suivant Hygin. ‖ La même qu'Antiope, fille de Pylaon.

ANTIOCHE-DE-PISIDIE, ville ancienne, sur la frontière de Phrygie et de Pisidie. Elle fut fondée par les habitants de Magnésie, déclarée libre par les Romains, vers 190 avant notre ère. Sous Auguste, elle prit le nom de Césarée et fut élevée au rang de colonie. Ses habitants obtinrent le droit d'être traités comme ceux des villes d'Italie. Elle possédait un temple dont les ruines ont été récemment découvertes près de Jalowatsch.

ANTIOCHÈS, l'un des neuf fils de l'Etolien Mélas, qui succombèrent sous les coups de Tydée, fils d'Œnée, roi de Calydon, qu'ils avaient voulu détrôner.

ANTIOCHUS, un des Ptérélaïdes, qui périrent dans un combat contre les fils d'Electryon, roi de Mycènes. ‖ Fils d'Hercule et de Midée, fille de Phylas, roi des Dryopes. Un des héros éponymes d'Athènes, il donna son nom à la tribu Antiochide.

ANTION, fils de Périphas et d'Astyagée. Il épousa Périmèle, fille d'Amythaon, et la rendit mère d'Ixion.

ANTIOPE s. f. (an-ti-o-pe — nom mythol.). Planète télescopique, découverte par M. Luther.

ANTIOPE, une des filles de Thespius et mère d'Alopius, qu'elle eut d'Hercule. ‖ Fille d'Eole, roi de l'Eolide. Elle est aussi appelée Arné. ‖ Fille de Pylaon, femme d'Eurytus et mère des deux Argonautes Iphitus et Clytius. On la nomme aussi Antioche.

ANTIOQUIA, un des neuf Etats unis de Colombie; 365,974 hab.; capitale Mételin.

ANTIPHILE, architecte grec du Ve siècle av. J.-C. Il construisit, avec deux autres architectes, le monument d'Olympie dans lequel on gardait les dépouilles que les Syracusains, conduits par Gélon, avaient enlevées aux Carthaginois, et qu'on appelait, pour cette raison, le Trésor des Carthaginois.

ANTIPHONUS, un des frères d'Hector. Il accompagna Priam lorsque ce prince alla demander à Achille les restes d'Hector.

ANTIPHUS, fils de Pylémène, roi de Méonie, et de la nymphe Gygéa. Il conduisit les Méoniens à la défense de Troie. ‖ Ithacien, ami de Télémaque. ‖ Fils de Myrmidon et de Pisidice et frère d'Actor.

ANTIPODIQUE adj. (an-ti-po-di-ke — rad. *antipode*). Qui a rapport aux antipodes.

* **ANTIQUAIRE** s. m. — Recueil contenant la description de certaines antiquités.

* **ANTIQUITÉ** s. f. — **Encycl.** On trouvera de plus amples détails dans l'article ARCHÉOLOGIE, au tome Ier du *Grand Dictionnaire*.

— Hist. Une histoire de l'*antiquité* devrait avoir pour préface un aperçu sur l'histoire du globe. Toutefois, la géologie, malgré les remarquables progrès qu'elle a réalisés depuis le commencement du siècle, est loin d'avoir atteint un degré de certitude suffisant pour qu'on puisse l'admettre dès aujourd'hui au rang des études historiques. L'origine même de l'homme, depuis que la science a résolûment abandonné, avec la théorie de la création, la date ou les dates que lui assignaient les textes des livres hébreux, reste encore enveloppée d'une profonde obscurité. L'ordre des âges géologiques paraît définitivement établi, mais leur durée l'est beaucoup moins, et l'âge particulier de la période signalée par l'apparition de l'homme ne l'est pas du tout. On a admis longtemps que cette apparition était très-récente et ne s'écartait guère des données de la Bible; mais des découvertes, qui semblent tendre à se multiplier, ont renversé ce système et font remonter la race humaine à une bien plus haute *antiquité*, sans qu'il soit cependant possible d'assigner une date un peu probable à la naissance du genre humain. Il est certain, du reste, que les preuves de civilisation fournies par les objets accessoires qui accompagnent les remarquables spécimens d'hommes fossiles qu'on a pu étudier doivent faire reporter l'origine de la race à une époque de beaucoup antérieure; car il est inadmissible que l'humanité ait possédé, dès les premiers temps de son existence, l'habileté industrielle et même, ce qui serait peut-être plus surprenant, le goût de la parure, dont on trouve la preuve sur l'homme de Menton.

L'histoire de l'origine de l'homme est donc, nous ne dirons pas à refaire, mais à faire entièrement, sans qu'il soit possible d'espérer des données un peu probables sur la longue période qui a dû précéder les premiers essais de civilisation. La civilisation elle-même semble destinée à rester inconnue dans ses origines, et les problèmes que soulève son étude sont étrangement compliqués par les fables inventées chez les divers peuples pour remplacer les données historiques qui leur faisaient défaut. Il serait puéril, puisque nous parlons d'histoire, de rappeler les chronologies chinoise, indoue, chaldéenne, égyptienne, etc. La chronologie juive, longtemps admise comme certaine et comme révélée, ne mérite pas une plus grande confiance. Nous serons donc contraints de passer à pieds joints sur la création mosaïque, le déluge, la dispersion des peuples, faits dont le caractère mythique n'est plus douteux aujourd'hui. Pour les époques où les histoires juives méritent un peu plus de confiance, nous serons encore contraints de ne les accepter qu'avec une extrême réserve et en exprimant le regret que le hasard des révolutions humaines n'ait laissé entre nos mains que l'histoire plus ou moins légendaire d'un petit peuple grand par l'orgueil, insignifiant par l'influence politique qu'il a exercée autour de lui. Réduire, pendant une longue période, l'histoire du genre humain à celle du peuple juif, c'est résumer l'histoire de France dans celle du plus humble de ses hameaux. Mais l'historien, qui, pour les temps modernes, n'est embarrassé que par le nombre des documents dont il dispose, est contraint, quand il étudie la haute *antiquité*, de se borner à démêler péniblement les bribes de vérité noyées dans les légendes de telle ou telle peuplade, et, dans ce travail ingrat, il n'est pas même guidé par une chronologie acceptable; il ne peut ni contrôler sérieusement les faits ni les classer d'une manière certaine.

Les dates rapportées à la naissance de Jésus-Christ, suivant le système moderne, ont un point de départ purement conventionnel, il est vrai, mais fixe au point de vue de la chronologie; lorsqu'on les fait partir de la création, au contraire, elles sont absolument flottantes, puisqu'il existe, pour la supputation des années de la Bible, environ deux cents systèmes différents et que la création mosaïque est fixée par les uns à l'an 3761 et par les autres à l'an 6984 av. J.-C., c'est-à-dire que l'écart maximum entre les systèmes chronologiques dépasse trente-deux siècles! On admet assez généralement le chiffre proposé par l'*Art de vérifier les dates*, c'est-à-dire l'an 4963; mais ce n'est là qu'une convention dénuée de toute valeur. Il faut bien remarquer que nous ne discutons pas ici la date véritable de la création (il faudrait savoir d'abord si la création est véritable), mais seulement la date à laquelle on doit la rapporter d'après les livres bibliques, afin de fixer l'époque réelle des faits dont la date, dans ces livres, est déterminée d'après celle de la création.

L'origine commune des peuples indo-européens, Perses, Egyptiens, Grecs, Romains, Germains et Slaves, ne peut plus être révoquée en doute, grâce aux progrès de la linguistique moderne. Il ne paraît pas douteux non plus que les Aryas, source de tous ces peuples, n'étaient pas originaires de la péninsule indoustanique, mais y avaient fait invasion à une époque impossible à déterminer. C'est aux Aryas qu'on doit la plupart des légendes qui constituent l'unique histoire des origines des peuples occidentaux, notamment celle du déluge, commune aux Hébreux, aux Chaldéens, aux Phéniciens et aux Grecs. Plusieurs traditions sur l'invention des arts sont également communes aux Hébreux, aux Grecs et aux Chinois et rapportées par ces trois peuples à des époques qu'on croit peu éloignées de celle que les historiens assignent au déluge. Les traditions chinoises font remonter à la même époque la première dynastie héréditaire qui ait régné sur le pays. Aux dynasties égyptiennes on attribue une histoire bien plus ancienne, puisque cette contrée aurait compté, à l'époque assignée au déluge, treize dynasties différentes.

Ceci, sans doute, ne s'accorde guère avec la naïve légende par laquelle la *Genèse* explique la diffusion du genre humain et la fondation des divers peuples, c'est-à-dire l'histoire de la tour de Babel et de la confusion des langues. Mais il serait aussi superflu de chercher à concilier les légendes juives avec l'histoire des autres peuples que de tenter de les faire accorder entre elles. Au moment où le récit biblique concentre le genre humain dans un canton de la Mésopotamie, les Assyriens paraissent déjà s'être divisés en deux puissants Etats, dont les centres sont à Babylone et à Ninive. Toutefois, on ne saurait fixer des dates précises ni pour la fondation de ces deux grandes villes ni même pour le règne de Ninus et de Sémiramis, dont l'histoire est presque entièrement fabuleuse. Il faut douter plus encore des légendes d'Abraham abandonnant la Chaldée pour se fixer dans la terre de Chanaan, de l'établissement en Egypte de la famille de Jacob, de la délivrance du peuple hébreu par Moïse et Josué. Toutefois, des faits nombreux semblent établir que des relations très-anciennes ont dû exister entre les Hébreux et les Egyptiens.

Faut-il, pour l'histoire de ce dernier peuple, accorder aux récits de Manéthon plus de confiance qu'à ceux qu'on attribue à Moïse? Question extrêmement délicate, pour nous surtout qui n'avons pas une entière confiance dans l'interprétation des hiéroglyphes. L'histoire ancienne, selon nous, a presque autant à craindre des partis pris scientifiques que des légendes mythiques. Les dix-huit dynasties de Manéthon nous semblent douteuses; mais les trente dynasties de Champollion ne nous paraissent pas beaucoup plus certaines. Un fait, toutefois, qui ne paraît pas contestable, c'est que les Egyptiens sont les vrais ancêtres de la civilisation européenne, et que les lettres et les arts avaient atteint chez eux un très-haut degré de développement quand l'Occident, y compris la Grèce, était encore plongé dans les plus profondes ténèbres. Sans assigner une date aux monuments égyptiens, dont rien, avant et depuis, n'a jamais égalé la grandeur gigantesque, et qui révèlent, à défaut de conception économique, une prodigieuse puissance d'exécution, on peut, sans hésiter, en faire remonter plusieurs bien au delà de l'époque assignée au déluge. Il y a peu de faits réellement historiques dans cette immense période à laquelle on rapporte les dix-huit dynasties de Manéthon. Tout au plus devons-nous signaler, dans la 17e dynastie, le règne de Sésostris, qui passe pour avoir étendu ses conquêtes jusqu'au delà du Gange. Vers la même époque, les Juifs se débattaient contre les petits peuples de la Palestine et se signalaient par d'horribles massacres.

Rien ne signale encore la Grèce, sinon des fables ou tout au moins des récits tellement mêlés de faits fabuleux, qu'il est impossible d'isoler la vérité de cet amalgame. Qu'y a-t-il de vrai dans les légendes d'Inachus, de Pélasgus, de Danaüs, de Deucalion, d'Erechthée, de Cadmus lui-même, qui aurait apporté de l'Orient les lettres et les arts? Hercule, les Argonautes, le siége de Thèbes et celui même de Troie ne peuvent être admis comme des personnages ou des faits incontestables; mais on ne saurait nier l'importance des poëmes que le dernier de ces événements a inspirés à Homère, et si l'on peut rejeter les faits qu'il a évidemment embellis, sinon inventés, il est permis d'accepter les précieux renseignements qu'il nous fournit sur l'organisation, les mœurs, la puissance relative des nombreux petits Etats de la Grèce.

En même temps que la Grèce voyait naître son Homère, la Palestine, définitivement soumise aux Israélites, avait aussi le sien, Homère barbare, mais mouvementé, exalté, inspiré, s'adressant, comme il convient à un poëte oriental, à l'oreille plus qu'à l'esprit, à l'imagination plus qu'à l'intelligence; un Homère que les générations ont admiré sans le comprendre, David, enfin, le roi prophète, dont les *Psaumes* longtemps encore feront l'admiration des hommes pieux et le désespoir des interprètes.

David, roi, nous signale dans la constitution juive une transformation radicale. Dans la période de la conquête, les Hébreux furent gouvernés par des juges, magistrats temporaires dont l'autorité ne pouvait facilement devenir tyrannique et qui restaient responsables. Plus tard, les Hébreux voulurent avoir des rois absolus et payèrent de leurs deniers et de leur sang l'éclat fastueux des maîtres qu'ils s'étaient donnés.

La situation des Juifs sous l'administration royale paraît à peine digne d'attention lorsqu'on la compare avec l'état florissant de leurs voisins immédiats, les Phéniciens, dont le commerce, alors sans rival, s'étendait, par la mer Rouge, jusqu'à l'Inde, et qui, maîtres de la Méditerranée, fondaient Carthage, destinée à devenir un de leurs boulevards.

D'autre part, un immense péril se préparait contre les Juifs par la réunion d'un grand nombre de petits Etats en un seul, le royaume de Syrie.

En Grèce, un important événement s'était accompli. Les Doriens, faisant invasion dans le Péloponèse, avaient rejeté les Achéens vers le nord, mis les Athéniens à deux doigts de leur perte, obligé les Ioniens à émigrer dans l'Asie Mineure, où ils fondèrent diverses colonies réservées à une grande prospérité. La puissance de Sparte est fondée; Lycurgue l'a soumise à la discipline de ses lois, et l'on voit commencer cette longue rivalité des deux grandes villes, si fortes, l'une par l'austérité de ses mœurs, l'autre par son amour de la liberté. Le triomphe de Corœbus aux jeux Olympiques ouvre l'ère des olympiades et nous fournira des dates désormais certaines (776).

La Grèce, du reste, va maintenant usurper dans l'histoire générale une place semblable à celle que les Juifs y avaient occupée jusque-là, et pour des raisons tout à fait analogues. La Grèce, par le développement précoce de sa littérature, s'est trouvée seule en mesure de nous faire connaître les événements relatifs à ces temps reculés, et, grâce à l'absence de documents se rapportant à l'histoire du reste du monde, nous ne connaissons de l'histoire générale que ce qu'en ont connu les Grecs, c'est-à-dire qu'elle va être presque limitée pour nous à l'histoire de la Grèce. Le reste du monde, même les pays en relation avec les Grecs, nous apparaîtra, par un effet de point de vue, dans une sorte d'éloignement qui réduira presque à rien son importance.

Il convient, toutefois, de noter que, si la Grèce occupe, dans l'histoire de ces lointaines époques, une place exagérée; si les prétendues grandes batailles que célèbrent ses récits ne sont en réalité que des engagements entre des poignées d'hommes; si les révolutions n'y sont que des transformations de gouvernement chez des peuplades sans importance numérique, cependant le haut degré de civilisation atteint par les peuples grecs, leur supériorité intellectuelle, leur incomparable grandeur artistique, la savante économie de leurs constitutions politiques justifient, au moins en partie, la large place que les circonstances, plus encore que la vanité de leurs historiens, qui n'était pas mince pourtant, leur ont donnée dans les annales du genre humain.

L'histoire grecque, du reste, bien que ce peuple poli n'ait jamais montré un grand esprit de conquête, ne se limita pas longtemps à la Hellade et au Péloponèse. Nous avons déjà signalé la fondation des colonies grecques d'Asie, qui ne cessèrent de se développer aux dépens des Etats voisins. Plus tard aura lieu l'établissement des Grecs à Marseille, qui révélera la Gaule aux historiens, et à Cyrène, sur la côte de Libye. Quand, après vingt ans de lutte, la défaite des Messéniens eut assuré la prépondérance de Sparte, de nouvelles émigrations achéennes eurent encore lieu, mais vers l'Occident, cette fois. Sybaris fut fondée, puis Crotone, sa future rivale.

En même temps, un nouvel élément apparaît dans l'histoire de l'Europe, élément destiné à prendre un développement rapide et prodigieux. Rome est fondée. L'histoire, qui a jusqu'ici ignoré l'Europe occidentale, va être obligée de compter avec elle; l'axe politique va bientôt se déplacer, ou plutôt la politique générale, qui n'existait pas, va naître. L'histoire du monde va être réduite à l'histoire romaine, non plus, cette fois, par une fiction historique ou une erreur de perspective, mais par la réalité des événements, qui finiront par soumettre le monde connu à la puissance d'un seul peuple, après avoir mis toutes les nations en relation avec leurs futurs dominateurs.

Pendant que ces événements se produisaient dans l'Europe centrale et occidentale, l'Orient voyait s'accomplir de gigantesques révolutions. Le premier empire d'Assyrie s'écroulait sous Sardanapale, et trois nouveaux empires se fondaient à Babylone, à Ninive, à Ecbatane. L'histoire d'Assyrie, en ce moment, se réduit à celle de la Babylonie, empire d'ailleurs assez puissant pour réaliser immédiatement des conquêtes lointaines, soumettre la Syrie et le royaume d'Israël, puis celui de Juda, et résister victorieusement aux attaques des

Mèdes et des Egyptiens, rendus trop hardis par leurs victoires sur les Ethiopiens.

La sage politique du grand Psammitique continuée par ses successeurs, est ainsi rendue inutile, et l'Egypte reste ouverte aux entreprises des Assyriens.

Les Scythes, chassant devant eux les Cimmériens, commencent à se montrer dans l'Asie Mineure, la Syrie, la Palestine et sur les frontières mêmes de l'Egypte, sous le règne de Psammitique.

Une extrême obscurité continue à régner sur l'histoire de l'extrême Orient. Nous ne pouvons que signaler, en Chine, la naissance de Lao-tseu, fondateur de la secte du Tao, à la fin du VIIe siècle ou au commencement du VIe. Il est contemporain d'un autre grand philosophe, Kong-fou-tseu (Confucius).

Le commencement du VIe siècle est encore signalé par l'établissement définitif des Assyriens en Judée. Nabuchodonosor, vainqueur de Jérusalem, fait subir le même sort à l'Egypte et étend démesurément son empire; mais Cyrus met fin au troisième empire assyrien par le sac de Babylone. Déjà ce grand conquérant avait soumis à la domination de la Perse la Lydie et les colonies grecques d'Asie. Sous son règne, les Juifs retrouvèrent un semblant d'indépendance. Cambyse, étendant encore les Etats trop vastes de son père, fait de l'Egypte une province de son empire. Darius, qui lui succède à la suite d'une grande révolution, pousse jusqu'à l'Indus les extrêmes limites de ses Etats, étend ses conquêtes sur les îles de la mer Egée et, ne mettant plus de bornes à son ambition, somme la Grèce de se soumettre à sa domination; mais ses armées, victorieuses de tant de puissants empires, viendront se faire battre par une poignée de Grecs dans les plaines de Marathon.

Rome, encore étrangère aux événements d'Orient, trop faible même pour s'inquiéter des progrès des colonies grecques de la Sicile et de l'Italie méridionale, s'étendait lentement dans son voisinage immédiat. Mais, en 510, un grand événement intérieur s'accomplit chez elle : la monarchie, rendue odieuse par sa tyrannie insolente, fut renversée et remplacée par une république aristocratique. En même temps les Gaulois, dès longtemps au pied des Alpes, s'avancent jusqu'à l'Apennin et fondent dans le nord de l'Italie une domination puissante, que les Romains auront peine à leur arracher, au moment même où leur puissance semblera devenue irrésistible. Mais déjà, avant même que cette puissance se fût complétement affermie, les conséquences de la constitution oligarchique de la république s'étaient fait sentir : la plèbe réclamait avec obstination ses droits méconnus; pour mettre fin aux troubles que ses revendications amenaient dans l'Etat, on institua la dictature, dictature temporaire, il est vrai, mais suffisante, à ce qu'on crut, pour décourager les prétentions plébéiennes. Ainsi se posait la cause unique des longues dissensions intestines de Rome, la cause unique de la chute de la république, la cause indirecte, mais puissante, de la chute de l'empire romain. Malgré les précautions dont s'entourait le patriciat, le peuple ne tombait pas dans le découragement sur lequel on avait compté. Sa retraite sur le mont Aventin amena la création du tribunat, arme puissante pour la lutte qu'on voulait soutenir. Le premier projet de loi agraire fit son apparition; en précipitant son auteur du haut de la roche Tarpéienne, les patriciens se débarrassèrent d'un homme, mais ne purent tuer l'idée. Les patriciens trouvaient le peuple toujours prêt à marcher contre les ennemis du dehors, mais aussi toujours disposé à revendiquer ses droits politiques. Chaque victoire sur les Eques, les Volsques, etc., est suivie de dissensions intérieures. Les patriciens effrayés en viennent jusqu'à conspirer avec les ennemis de la république et livrent aux Sabins le Capitole, bientôt repris, du reste. Ils opposent une résistance acharnée à la rédaction d'un code qui leur arracherait le droit de justice arbitraire dont ils jouissent, et ne se laissent arracher qu'après dix ans de lutte l'élection des décemvirs et la création des Douze Tables.

L'exemple admirable que donnait Rome, divisée par les questions politiques et sociales, mais s'unissant contre les ennemis du dehors, la Grèce le donna, bien plus éclatant encore, en oubliant ses dissensions d'Etat à Etat, pour s'unir contre la formidable invasion des Perses. Cette poignée de braves unis pour la défense de leur indépendance et résistant victorieusement à 1 million de soldats est un fait unique dans l'histoire. Xerxès, maître de l'Attique, à peine arrêté un instant aux Thermopyles par le dévouement de Léonidas, est vaincu à Salamine, victoire à jamais mémorable, complétée par celles de Platée et de Mycale. Mais le danger de la guerre étrangère à peine écarté, les divisions intestines, que le péril commun avait fait oublier, recommencent à troubler la Grèce. Sparte et Athènes se disputent l'influence en Messénie. Cimon, cependant, les décide à s'unir de nouveau contre les Perses et expulse définitivement des eaux grecques les flottes du grand roi. Après une nouvelle guerre entre Sparte et Athènes, l'influence de Périclès fait consentir une trêve de trente ans. C'est la plus belle époque de l'histoire des Grecs, époque illustrée par des artistes et des écrivains du premier ordre. De longues guerres mettent fin à cette brillante prospérité. Les deux grandes rivales combattent avec un épouvantable acharnement et des succès divers, jusqu'à l'apparition d'Alcibiade, dont les intrigues aboutissent à la défaite de Mantinée, où Sparte retrouve sa supériorité. La guerre de Sicile, provoquée par le même ambitieux, aboutit à d'épouvantables désastres pour Athènes. Mais Alcibiade trahit les Lacédémoniens, comme il avait trahi les Athéniens, et relève la fortune de sa patrie. Après la mort d'Alcibiade, Athènes tombe aux mains de ses ennemis; ses murs sont rasés, et elle est livrée à l'odieuse domination de trente tyrans imposés par le vainqueur.

La Sicile, dont la conquête eût pu être, sans la trahison d'Alcibiade, facilitée par la domination impopulaire de ses nombreux tyrans, aidée, après cette défection, par les Lacédémoniens, eut peu de peine à repousser l'invasion athénienne. Elle résista moins heureusement à l'attaque des Carthaginois, qui parvinrent à s'établir à Sélinonte, à Himéra et à Agrigente. Denys, le tyran de Syracuse, vaincu par eux, se vit contraint d'accepter la paix qu'ils lui imposèrent.

La Sicile se trouvait ainsi hors d'état de résister à la plus grande puissance maritime du globe, à Carthage, qui ne paraît pas avoir eu au même point que Rome l'esprit de conquête, mais à qui son développement commercial imposait la nécessité de former des établissements sur toutes les côtes de la Méditerranée. Le développement parallèle de Rome et de Carthage ne pouvait tarder de les mettre en présence; mais, avant de lutter contre la grande colonie phénicienne, Rome avait à combattre des adversaires plus voisins et plus pressants.

Rome, jusqu'au IIIe siècle, n'avait pas étendu ses conquêtes au delà d'un faible rayon autour de ses remparts. Mais son ambition croissant avec les rivalités que suscitaient ses agrandissements progressifs, elle songea à réorganiser ses forces militaires en accordant une solde à ses soldats. Jusque-là les citoyens servaient gratuitement, ce qui mettait les armes entre les mains des riches seuls, c'est-à-dire des patriciens. Grâce à la nouvelle organisation, Rome put enfin entreprendre des expéditions relativement lointaines; elle débuta par le siége de Véies, qui ne dura pas moins de dix ans. Mais ce premier essor du grand peuple parut subitement arrêté. Les Gaulois s'emparent de Rome, la saccagent, puis l'abandonnent, poussés par cette mobilité de caractère qui paraît un des attributs de la nation. Si les Gaulois se fussent établis à Rome, l'histoire romaine se fût terminée là, et l'histoire du genre humain tout entier eût été modifiée. Rome détruite fut rapidement reconstruite et mise en état de résister à de nouvelles invasions gauloises. Les conquêtes successives de la plèbe, les concessions forcées du patriciat amènent un apaisement qui semble définitif. L'ère des grandes entreprises est ouverte; l'armée romaine, après avoir été condamnée à passer sous les Fourches Caudines, ne quittera plus les armes jusqu'à ce qu'une paix humiliante ait été imposée aux Samnites et à leurs alliés. Un traité d'alliance a été signé avec Carthage, des relations pacifiques sont établies avec les colonies grecques d'Italie.

La Grèce, conduite par Lacédémone, commence heureusement une audacieuse entreprise, la conquête de l'Asie. Mais, corrompus par l'or des Perses, la plupart des alliés, les Athéniens, entre autres, se retirent et laissent tout le poids de la guerre retomber sur Lacédémone. Obligés de venir se défendre chez eux, les Lacédémoniens laissent les Perses reconquérir les îles grecques qu'ils avaient perdues. La longue guerre de Sparte contre Thèbes ensanglante tour à tour les divers Etats de la Grèce.

Des dissensions aussi prolongées ne peuvent avoir qu'un résultat, la domination tyrannique d'un ambitieux. La Grèce va payer par l'asservissement ces rivalités sans fin ni raison. Son maître futur, Philippe de Macédoine, vainqueur de ses rivaux, s'allie aux Athéniens, prêts désormais à toutes les défaillances. Les Grecs, inconscients du danger qui s'annonce, laissent Philippe resserrer de plus en plus les liens dont il entoure Athènes, et s'entre-déchirent dans la guerre sociale. Déjà Philippe, maître de la Thessalie, arrive aux portes mêmes de la Grèce. Un instant éveillés par l'éloquence de Démosthène, les Athéniens ne peuvent empêcher la chute d'Olynthe. Les conquêtes de Philippe menacent de tous côtés la Grèce, qu'il n'ose encore attaquer de front. C'est le cas, pour les Grecs, de s'unir enfin contre lui : ils commencent la seconde guerre sacrée, qui lui ouvre les portes de la Grèce. Les Athéniens, vaincus par lui à Platée, subissent sa protection et le laissent tranquillement ravager le Péloponèse. Alexandre, fils de Philippe, se fait proclamer généralissime des Grecs et commence à les entraîner à la destruction de Thèbes, qui avait essayé de lui résister.

Maître absolu de la Grèce entière, Alexandre forme d'immenses projets de conquête. A la tête de 35,000 hommes, il bat l'innombrable armée des Perses sur le bord du Granique (334), en Phrygie; il traverse en vainqueur l'Asie Mineure, la Syrie, la Phénicie, pénètre en Egypte, où il fonde Alexandrie, s'enfonce dans la haute Asie, traverse l'Euphrate et le Tigre, soumet Babylone, Suse, Persépolis, Ecbatane, passe l'Oxus, va battre les Scythes, pénètre jusqu'au bord de l'Indus, où il arrête sa marche prodigieuse, revient à Suse, puis à Babylone, où il meurt à l'âge de trente-deux ans (323), au milieu de son triomphe, plein de sa gloire, mais avec la certitude que son immense empire ne lui survivra pas.

Sa mort, en effet, fut le signal d'un immense déchirement. Les généraux d'Alexandre, après s'être partagé son empire, sont contraints d'en disputer les tronçons aux peuples révoltés. L'Inde leur échappe la première. Ptolémée, cependant, réussit à assurer sa domination en Egypte, et ce pays disputera désormais à la Grèce la suprématie des arts, des lettres et des sciences. La Grèce, proclamée indépendante, subit néanmoins la tyrannie de Cassandre et, longtemps ballottée entre les prétentions de ce général et celles de Démétrius, finit par établir son indépendance effective en formant la ligue achéenne, ligue fédérative contre les entreprises des tyrans. Les tentatives de Pyrrhus, roi d'Epire, pour ébranler cette ligue n'aboutissent à aucun résultat. Après avoir soumis et perdu la Macédoine, il tente une expédition en Italie; les Romains, à peine sortis d'une terrible guerre contre les Samnites, font face à ce nouvel ennemi et le forcent à se rembarquer pour l'Epire. Tarente, défendue par les Carthaginois, tombe entre leurs mains. Alors commence la première guerre punique (262), qui aboutit à l'abandon de la Sicile par les Carthaginois et à la prise de possession des deux tiers de cette île par les Romains (241).

Vers la même époque, un fait important se passait dans l'extrême Orient. Tshin-shi-hoang-ti, de la dynastie des Thsin, qui bâtira plus tard la fameuse muraille, réunissait sous sa domination les diverses provinces de l'empire, gouvernées jusque-là par une foule de petits princes. Cette dynastie, du reste, ne devait guère durer plus d'un demi-siècle et fit place à celle des Han.

La population chinoise, déjà défendue contre la civilisation occidentale par sa politique exclusiviste, ne se laissa jamais envahir par les mœurs grecques, qu'Alexandre et ses successeurs avaient importées dans la haute Asie et jusque dans l'Inde. C'est grâce à cet hellénisme de l'extrême Orient que le Grec Théodote, gouverneur de la Bactriane pour le roi de Syrie, put, après s'être rendu indépendant, étendre sa domination jusqu'au bord de l'Indus et fonder dans ce vaste empire une dynastie de princes grecs. C'est en vain qu'Antiochus, successeur de Séleucus, roi de Syrie, tentera de faire rentrer sous sa domination la Bactriane et la Parthie, également devenue indépendante par la révolte d'Arsace; il se verra contraint de reconnaître leur autonomie. Ce ne fut pas le seul désastre subi dans ce siècle par le royaume de Syrie : le meurtre de Bérénice, sœur de Ptolémée Evergète, amena les armées égyptiennes jusque sous les murs de Babylone et inonda le royaume de sang.

L'Egypte, en ce moment, touchait à l'apogée de sa splendeur et de sa prospérité. Ptolémée Evergète, en même temps qu'il étendait au loin ses conquêtes, favorisait autour de lui les lettres et les arts. Il parut un instant avoir conçu le dessein d'asservir la Grèce, mais il préféra sagement faire alliance avec les Achéens.

Malheureusement, ceux-ci ne reçurent aucun avantage réel de cette alliance avec les Lagides. Après s'être puissamment développée et avoir successivement englobé Sicyone, Corinthe, presque toute la Hellade et une partie même du Péloponèse, après avoir repoussé une première attaque de Lacédémone, la ligue achéenne, battue par Cléomène, se voit arracher l'Arcadie, voit l'Achaïe même envahie et n'échappe aux Lacédémoniens qu'en se livrant aux Macédoniens, qui l'aident à vaincre les Etoliens, après avoir ruiné la puissance de Sparte. Toutefois, la ligue achéenne continue à se débattre entre les Lacédémoniens, vaincus mais encore debout, et les Etoliens, plus acharnés que jamais à la destruction de la confédération grecque. Un acteur nouveau mit fin à ce débat en apparaissant inopinément sur la scène : ce fut Rome, qui venait de déclarer la guerre à la Macédoine, coupable d'avoir secouru Annibal en Afrique (200).

La paix signée entre Rome et Carthage ne pouvait être durable, et la lutte ne devait finir que par la ruine d'une des deux rivales. Carthage, éloignée de la Sicile par ses dernières défaites, s'était tournée du côté de l'Espagne et y avait fondé un solide établissement. Pour mettre obstacle au développement de la puissance carthaginoise en Espagne, les Romains se font des alliés dans ce pays; mais Annibal n'hésite pas à faire le siége de Sagonte, alliée des Romains. Puis, traînant vers le Nord une armée de mercenaires, il passe les Pyrénées, pénètre en Gaule, traverse le Rhône, bat les Romains sur le Tessin et sur la Trébie, les écrase à Trasimène. Rome dut se croire perdue. Les lenteurs d'Annibal et la sagesse d'un général romain, Fabius Cunctator, la sauvèrent. Affaibli par la patience des Romains et par l'impossibilité de recruter de nouvelles troupes, Annibal se voit contraint de s'embarquer pour se porter au secours de Carthage, que les Romains avaient eu l'audace d'aller attaquer chez elle. Carthage, vaincue par Scipion, abandonne ses possessions d'Europe, livre tous ses vaisseaux et jure de ne plus déclarer la guerre sans la permission du sénat romain (201).

En même temps, Rome faisait alliance avec les Etoliens contre Philippe de Macédoine et la ligue des Achéens. La guerre de Carthage à peine terminée, une armée romaine passe en Illyrie, défait les Macédoniens à Cynocéphale; Flaminius, par une habile politique, proclame l'indépendance de la Grèce et revient à Rome; mais bientôt rappelés par les Etoliens, les Romains reviennent en Thessalie, repoussent les attaques d'Antiochus, roi de Syrie, qu'ils poursuivent jusque dans ses Etats et dictent la paix à ce prince. En Grèce, leur politique d'envahissement trouve un obstacle dans la sage énergie de Philopœmen, stratége de la ligue achéenne; mais les Grecs eux-mêmes se chargent de les en délivrer, en contraignant leur chef à boire la ciguë. C'est la fin de la Grèce : la ligue achéenne viendra prendre désormais les ordres du sénat romain (183). La Macédoine et l'Illyrie résisteront cinq ans encore aux entreprises des Romains et seront définitivement réduites à l'impuissance par la mort de leurs premiers citoyens, la perte de leurs richesses, la destruction de la plupart de leurs villes.

Rome était, dès lors, assez puissante pour mener de front plusieurs guerres; en même temps qu'elle subjuguait la Grèce, elle continuait à combattre en Syrie, poursuivait en Espagne une lutte interminable et faisait même en Gaule une première expédition en faveur des Massaliotes, ses alliés (154).

Mais une lutte plus sérieuse allait l'absorber tout entière. Les Carthaginois, à qui le traité de Zama interdisait de faire la guerre, et que cependant Rome refusait de protéger contre l'insolence de ses voisins, se décident à envoyer une armée contre les Numides et les battent. C'était le premier prétexte qu'attendait le sénat pour déclarer la guerre. Réduits au désespoir par la perfidie des Romains, les Carthaginois soutiennent un siége mémorable de trois ans. Carthage succombe et est complétement détruite, et la province romaine d'Afrique est fondée (146). Les Etats alliés de Rome, les Numides, ne tarderont pas à être absorbés à leur tour (106).

En Grèce, l'année même de la destruction de Carthage, Corinthe subit le même sort. L'expédition de Pergame, moins vigoureusement menée, amena les mêmes résultats, et Rome ajouta la province d'Asie à ses autres possessions étrangères.

En Espagne, la cruauté des Romains soulève contre eux une guerre épouvantable. Viriathe leur impose une paix honteuse, mais jamais une paix de ce genre n'était ratifiée par le sénat. Les Romains se débarrassent par l'assassinat de l'adversaire qu'ils n'ont pu soumettre par les armes. Ceux que les Romains traitent de barbares leur donnent un magnifique exemple de générosité, en renvoyant un consul que le sénat a mis entre leurs mains, pour le punir d'un traité désavoué par cette assemblée. Numance succombe après un siége de quinze mois; on peut considérer l'Espagne comme définitivement soumise (133).

Ce fut ensuite le tour de la Gaule. La première colonie romaine dans ce pays, *Aquæ Sextiæ*, fut fondée en 122, celle de *Narbo Marcius* en 118. Cinq ans plus tard, un fait de la plus haute gravité, inaugurant une série d'événements qui changeront la face du monde, se produisit en Gaule : ce fut la première apparition des peuples du Nord que l'histoire a désignés sous le nom commun de barbares. Ceux-ci, Cimbres et Teutons, arrivés des bords de la Baltique, écrasèrent en Illyrie une armée consulaire, se détournèrent à droite et, suivant le contre-fort des Alpes, pénétrèrent dans la Gaule Transalpine, battirent le consul Silanus, le proconsul Cæpion, le consul Manlius; mais Marius défit séparément les Teutons en Gaule et les Cimbres dans le nord de l'Italie (101). Rome, un instant effrayée, se crut définitivement sauvée; mais le péril n'avait fait que s'annoncer de loin.

Ces guerres lointaines que Rome soutenait étaient entrecoupées de querelles intestines où coula plus d'une fois le sang des citoyens, notamment pendant la magistrature des Gracques, si funeste aux deux éloquents tribuns.

Rome est désormais mêlée à tous les événements importants du monde connu, et l'histoire générale se confond avec la sienne. Tout ce qui se passe en dehors d'elle n'a plus qu'un intérêt secondaire, et nous ne pouvons nous arrêter, dans ce rapide aperçu, aux démêlés de la Judée et de l'Egypte avec la Syrie, de la Bactriane avec les Scythes. Toutefois, nous ne pouvons nous dispenser de mentionner un événement grave dans l'Asie centrale, la première collision des Tartares du nord-est de la Sogdiane et des Chinois; c'est le commencement de longues guerres, dont le contre-coup se fera sentir jusqu'en Europe. Au sud, l'empire chinois, profitant de la guerre qui a chassé les Scythes des bords de l'Indus, où ils avaient pénétré après avoir soumis la Bactriane, réussit à s'annexer ce peuple belliqueux.

A Rome, où il nous faut revenir immédia-